

L'Abaille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS, LA LOUISIANE, LE 21 JANVIER 1914

MAURICE LAFARGUE Président-Gérant

HENRY BIRABFN Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Catered at the Post Office of New Orleans Second Class Matter

des ventes, locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne. Voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien. Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Mardi 20 janvier 1914.

Table with 3 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.), Fahrenheit, Centigrado.

LES BALS DU CARNAVAL.

- Nereus, lundi, 26 janvier. Olympians, lundi, 2 février. Falstaffians, vendredi, 6 février. Mithras, lundi, 9 février. Oberon, jeudi, 12 février. Atlanteans, mardi, 17 février. Momus, jeudi, 19 février. Proteus, lundi, 23 février. Comus, mardi, 24 février.

Opéra Français

Nous avons assisté, hier soir avec beaucoup d'intérêt, à une nouvelle représentation de "La Tosca" dont le succès a égalé celui des deux premières.

M. Mezy, puissamment cynique dans le rôle de Scarpia, a été, comme toujours, très grand artiste; M. Coulon, auquel le public n'a pas ménagé les applaudissements, a été obligé de répéter, en italien, le fameux "lament" du dernier acte; enfin Mlle Lavarenne, sans faire oublier la splendide interprétation du rôle de la Tosca par Mlle Brias, a été chaleureusement acclamée pour l'intensité d'émotion et le pathétique poignant avec lequel elle a incarné la malheureuse Fiora.

Ce soir aura lieu à l'Opéra Français, un gala absolument classique, en l'honneur du centenaire de Verdi. Le programme est composé d'un choix des meilleures œuvres du grand musicien italien. Les airs fameux seront chantés par M. Affre et les étoiles de la troupe. L'orchestre sera sous la direction de M. Dobbelaer. Mr. Gaston Lugano fera une conférence sur Verdi et son œuvre.

Voici quel est le programme de cette fête qui promet d'être des plus brillantes:

- 1 - Ouverture d' "Aïda", M. Dobbelaer et l'orchestre. 2 - Duo d' "Aïda", M. Affre et Mlle Brias. 3 - "Miserere" du "Trouvère", 4ème acte, M. Dobbelaer et Mlle Brias, et les chœurs. 4 - Grande Marche de "Jérusalem", M. Dobbelaer et l'orchestre. 5 - Trio de "Jérusalem", 4ème acte, MM. Affre, Combes et Mlle Brias. 6 - Grand Ballet de "Jérusalem", Mlle Traverso, Heliers, Castello et ballet. 7 - Discours sur Verdi, Hon. Gaston Lugano. 8 - Quatuor de "Rigoletto", 4ème acte, MM. Affre, Caravia, Bernard, Miles Manse et Dalcia. Jeudi soir, trente deuxième soirée d'abonnement, en donnera "Sapho", de Massenet. Mlle Lavarenne chantera le rôle de Fanny Legrand, Mme Daleia, celui de Divonne, et Mlle Riuss celui d'Irène. Jean Gaussin sera interprété par M. Coulon, les autres rôles sont confiés à MM. Mezy, Bernard, Leroux et Warant. Cet opéra n'avait jamais été donné à la Nouvelle-Orléans avant la saison actuelle. Les premières représentations ont eu beaucoup de succès grâce au talent déployé par Mlle Lavarenne, MM. Coulon et Mezy, et tous les artistes, en général chargés, de chanter cette œuvre doublement célèbre.

Le duc de Massari

Obtient le divorce à la Nouvelle-Orléans.

Par un décret du juge King, siégeant à la Division B, de la Cour Civile, M. le duc de Massari (Francesco Zaraglia), a obtenu le divorce, et a été requis de payer à la duchesse, qui demeure en Italie, une pension, alimentaire de 11,000 dollars par an, et de garantir à leur enfant, Marie Thérèse, des propriétés foncières valant 400,000 dollars. Les tribunaux d'Italie avaient déclaré, il y a deux ans la séparation des époux, mais ils avaient refusé le divorce. Le duc est alors parti pour la Nouvelle-Orléans et a demeuré sur la rue St. Charles, No. 7004, pendant le laps de temps exigé par la loi de la Louisiane afin d'obtenir le divorce. Le bruit court qu'il épousera une charmante jeune fille italienne, actuellement à la Nouvelle-Orléans.

Vétérans

De la guerre civile reçoivent des croix d'honneur.

L'association des Dames Confédérées a décerné des médailles d'honneur aux vétérans confédérés dont les noms suivent: MM. George L. Wiltz, de la Batterie Le Gardeur; B. K. Houston, de la compagnie C, Troisième Régiment d'Infanterie de la Louisiane; H. A. Armstrong, de la Cavalerie Légère Louisianaise, et John B. Cooper, de Fenner's Battery, Gadsden's Orlean's, du Régiment Crescent.

\$6,500 achèteront le No. 2830 Avenue Ursulines Magnifique maison moderne, grand terrain planté d'une variété de palmiers et d'arbustes rares. S'adresser à BACCICH ET DE MONTLUZIN 801 Maison Blanche. Jan-21,22,25

L'OISEAU BLEU DANS LES COULISSES

"Comme ça doit être intéressant, ce qui se passe derrière ce mur," soupirait V. Hugo, enfant, en regardant l'enceinte des arènes où se donnait une course de taureaux à laquelle on ne lui avait pas permis d'assister. Obéissant à un sentiment de curiosité analogue, nous avons frappé à la porte de la mystérieuse enceinte où s'élaborent ces miracles dont le spectateur émerveillé, au théâtre Tulane, cherche en vain l'explication. Au nom de l' "Abaille," notre "séisme" la froide et lourde porte de fer a tourné sur ses gonds; or, à peine en avons nous franchi le seuil, que nous nous trouvons face-à-face avec l'Oiseau Bleu en personne! — ou plutôt avec deux douzaines d'oiseaux couleur de ciel qui, selon leur humeur ou leurs inclinations personnelles, roucoulent langoureusement ou picotent avec volupté, dans leur volière, les graines que vient de leur jeter leur providence attitrée, fonctionnaire qui remplit également auprès d'eux l'emploi de costumier. Tantôt, lorsque le moment sera venu de remplacer, dans la main des Étoiles, l'Oiseau, mort de clarté, par un oiseau vivant, on leur mettra autour du corps une petite lièserie munie d'un petit anneau placé entre leurs deux petites pattes, dans lequel les Filles de la Nuit passeront leurs petits doigts, et, tandis que s'agitent les ailes bleues, bien des petites mains battront, dans la salle!...

De chaque côté de la scène, sur un échaffaudage à quatre étages, sont perchés, attentifs à ce que disent les acteurs, quatre électroiciens. Devant chacun d'eux est une puissante lampe électrique munie de réflecteurs et de verres de diverses couleurs. Les effets de lumière qui nous ont émerveillés à la représentation sont dus au fonctionnement de quarante lampes semblables, placées un peu partout dans la coulisse, et dont les feux sont dirigés sur des toiles de différente épaisseur. Beaucoup de ces toiles, au nombre de soixante trois, ne sont que des voiles de gaze sur lesquels sont peintes ou brodées des ombres destinées à produire les illusions d'optique, — telles, par exemple, que les admirables effets de brouillard qui ouvrent le tableau du "Pays du Souvenir." Tandis que nous admirons la facilité apparente avec laquelle fonctionne tout cet outillage compliqué, la ponctualité, la précision avec laquelle soixante-trois employés remplissent leurs différentes tâches, nous avons l'occasion de faire plus ample connaissance avec les artistes que, comme spectateur, nous avions déjà applaudis. Voici d'abord Hettie Charles, de son vrai nom Mme Charles Hampden, qui, souriante et gracieuse, était toute indiquée par le rôle de "Bonheur-de-so-bien porter," quelle joue avec tant d'entrain; on n'est pas surpris

de saluer, près d'elle, la "Lumière" dans la personne de Mlle Martha Messenger, charmante jeune fille qui ne doit aucun pié à ses attraits aux jets de lumière dont elle est inondée sur la scène; M. Angelo Romeo, — le Feu — est italien de naissance, mais parle très bien l'anglais; aux compliments qui lui sont faits sur ses prestigieuses pirouettes, il répond avec beaucoup de simplicité que c'est un petit exercice qui l'amuse beaucoup; son seul regret est qu'il ne dure pas plus longtemps! En ce moment la "Nuit," Harriet Sterling, est en train de rappeler, par ses incantations, l'Oiseau Bleu à la vie. La cérémonie terminée, nous lui demandons le sens de cette allégorie, approuvée par Maeterlinck, mais qui ne se trouve pas dans le texte de la pièce, et une discussion, à laquelle prennent part le "Chat," très éveillé, — M. Cecil Yapp, — et M. Hampden lui-même, donne lieu à autant d'interprétations différentes qu'il y a d'argumentateurs; quelle est la tienne, ô lecteur pensif? — M. John Sutherland, le "Pain," a bien chaud sous les dehors qui dérobent sa personne aux regards amusés, mais c'est un philosophe, et il ne se plaint pas. Non moins philosophe est l'excellent acteur, M. Dore Davidson, qui nous émeut dans le rôle du Grand Père Tyl, et nous ferait presque frissonner lorsque la faux dans une main et le sablier dans l'autre, il prend la voix de l'immortel Destin! Il joue — ou plutôt, il ne joue pas ses rôles; il y croit.

Le brave Tyl, M. W. H. Denney, dont l'abolement est si expressif, ayant un moment de répit, nous en profitons pour faire avec lui un brin de causerie. C'est un artiste de la vieille école, que M. Denney, et qui ne croit pas que l'on puisse s'improviser acteur du jour au lendemain, Grand admirateur de la scène française, il regrette que l'Angleterre et les États-Unis soient si lents à profiter de ses leçons. C'est la seconde visite de M. Denney à la Nouvelle-Orléans; la première, — c'était en 1885, — il la fit sous la direction de M. Chas. Frohman, alors à ses débuts; la pièce où il jouait le rôle principal était intitulée "Victor Durand." Combien d'entre vous, aimables lectrices, se souviennent d'avoir applaudi M. Denney, il y a vingt-neuf ans!?

Nous arrêtons au passage une jolie petite gazelle qui sort en sautillant du "Palais des Bonheurs"; c'est Mytyl, — Editha Kelly, — qui n'a pas l'air d'être très fatiguée, bien que la représentation touche à sa fin. Elle serait, au besoin, toute prête à recommencer. Mais nous la quittons brusquement ne pouvant résister à la tentation de prendre dans nos bras une mignonne artiste dont le rôle vient de finir! Elle se laisse embrasser de bonne grâce, du reste, "et comme accoutumée à de pareils présents!"... N'allez pas nous reprocher un mouvement dont vous ne seriez pas maîtres vous mêmes, ô vertueux lecteurs! Cette actrice adorable, elle n'a que trois ans et demi; c'est Edna Rough, l'"Honnête Homme" de l' "Avenir", dont vous avez, n'est-ce pas, embrassé la pensée les menottes potelées et

les petits petons roses trotinant sur la scène, dans le "Royaume de l'Avvenir" et dans la danse des "Petits Bonheurs." C'est Edna Rough, un mignon bébé blanc et rose.

"Offrant de tous côtés sa jeune âme à la vie " "Et sa bouche aux baisers!" Comme elle est fière de ses succès!... ou plutôt, non, ce dont elle est fière, c'est de savoir son métier: "Je sais mes mots," nous dit-elle, "et puis, aussi, je sais les danses!" A l'idée qu'on pourrait lui retirer son rôle, ses grands yeux se voilent de larmes; il faut vite changer le sujet de "conversation" — Ce que c'est facile, grâce à l'arrivée de son petit frère, Marcus, — il a cinq ans, — qui vient se faire "interviewer." Il joue, lui aussi, plusieurs rôles, qu'il nous explique; puis il prend par la main l'"Honnête homme," et les deux petites étoiles montent dans leur loge, où les attend la maman, Mme Rough, l'institutrice chargée de l'éducation des petits "Enfants Bleus."

Comme nous félicitons notre aimable Cicerone, M. Hampden, de la façon admirable dont, sous sa direction, tout marche, dans la coulisse, et que nous sommes sur le point de prendre congé de lui et de la Fée Bérénice — Mlle Alice Butler — qui en si peu de temps a su gagner tant de cœurs, à la Nouvelle-Orléans, Tytyl, le fils de M. Hampden, arrive. Mais, de Tytyl, nous parlerons demain. A. Béziat.

LE CRESCENT.

Un des drames les plus saisissants de la scène moderne, "The Rosary," est représenté cette semaine au Théâtre Crescent. La question, consiste en un problème si difficile à résoudre, — la cause des différends dans les ménages, et la source des divorces qui se multiplient dans les États-Unis chaque année. Ce drame enseigne la leçon intime de la religion du devoir, le sacrifice personnel, et du sacrifice des sentiments égoïstes afin de faire face aux petites misères de l'existence, qui devraient être vaincues par les armes de la foi et de l'affection mutuelle. "The Rosary" de Edward E. Rose, est présenté par les célèbres impresarios Rowland et Clifford, montre l'intérieur paisible et heureux d'une famille Américaine; puis survient le nuage qui assombrit ce ménage si bien assorti. Le père de famille est un athée. Insensiblement la désunion et le doute accomplissent leur œuvre de destruction, conduisant à une catastrophe dans laquelle toute une famille perd la confiance et l'affection mutuelles. Au milieu de ces ruines morales survient l'influence salutaire d'un prêtre dont les paroles pleines de la foi divine apportent l'espérance et la consolation; dans cette famille si cruellement éprouvée petit à petit cet apôtre de réconciliation et de bonté amène la réunion des époux si longtemps séparés.

L'ORPHEUM.

"The Little Parisienne" comédie musicale, ou pour mieux dire, opérlette, de Jesse L. Lasky, est représentée cette semaine à l'Orpheum. Mme Valerie Serice, une séillante petite soubrette Française, joue le rôle principal. Elle est une célébrité des salles de concert de Paris. Dans "The Little Parisienne" Mme Valerie à l'occasion de faire valoir son talent de chanteuse, danseuse, et actrice. La mise-en-scène de la pièce est digne de la réputation de Jesse Lasky en ce qui concerne les décors et les costumes. "The Little Parisienne" sera le clou de la semaine. Elsa Ruegger, célèbre violoncelliste Belge, dont la réputation d'artiste est connue du monde entier, est engagée à l'Orpheum pour la semaine. Elle aura le concours de l'éminent maestro Edmund Lichtenstein. L'affiche comprend en outre, la comédie "Off and On", par Ed. Planagan et Neely Edwards; les pianistes dans un programme varié de chant, de danses et de Méloville, Kelley et Lucey, dialogues; Virginia Rankin, soliste instrumentiste; Davis et Matthews, danseurs de l'époque; et le cinéma exclusif de Kalen.

Les passagers

Du "Lusitania" récompensent la bravoure de l'équipage de ce vapeur.

Fistiguard, 20 janvier. — Les passagers de première classe du vapeur "Lusitania" ont fait une collecte, entre eux, dont le produit, s'élevant à 1,770 dollars, est destiné à être distribué en partie parmi les naufragés de la goélette "Mayflower" qui ont été recueillis en mer par le "Lusitania," et les marins de ce vapeur qui, au péril de leur existence, ont affronté la tempête pour sauver les naufragés.

La Louisiane

Va avoir un établissement de pisciculture du gouvernement.

Washington, 20 janvier. — Le comité des pêcheries du Sénat a remis un rapport favorable au sujet du bill du sénateur Thornton pour l'installation d'un établissement de pisciculture en Louisiane. Ce bill demande l'appropriation de 50,000 dollars pour cet établissement. Le bureau des pêcheries du département du commerce choisira l'emplacement de cet établissement. Il est certain, en présence de ce rapport des plus favorables, que cette appropriation sera accordée à la prochaine session du Congrès.

Accusations

Additionalles contre M. T. Walter Danziger.

Le grand jury de la paroisse d'Orléans a présenté, hier, au juge Baker, de la Cour Criminelle, deux accusations contre M. T. Walter Danziger, l'agent de propriétés foncières introuvable, et ancien receveur de la banque Teutonia. Il est accusé d'avoir détourné à son profit personnel, la somme de 5,175 dollars appartenant à M. Charles Koenig, et un montant de 9,325.21 dollars à M. Félix Dreyfous.

UN PROCES DE 50,000 DOLLARS

MM. Ernest M. Loeb, Jules Godehaux, Emile Kahn, Cecil G. Robinson, Manuel Gugenheim et Charles Borah, ont institué des réclamations, devant la Cour Civile de District, contre Mme Florence Gumbel Hechinger, pour la somme de 80,000 dollars, montant de trois billets signés par Isidor Hechinger, et endossés par Mme Hechinger, lorsque M. Hechinger était président de la Geitza Sugar Company, maintenant en liquidation.

Advertisement for WEAR THE ROBERT. Ses montures sont sans égales. H. J. ROBERT. OFFICIER SPECIALISTE. 205-207 rue Carondelet. Phone Ma 4 470

1-2 MEUBLES À MOITIE PRIX 1-2 LE CONTENU DU MAGASIN CASA BLANCA--707 RUE CAMP LIQUIDATION NE TARDEZ PAS S. V. FORNARIS, Gérant

Feuilleton de l'Abaille de la Nouvelle-Orléans

No. 64 Commencé le 8 novembre 1913

LE CRIME D'ORCIVAL

(Suite) Sans doute, elle a dû se défendre, résister. Mais ne devait-elle pas tout obtenir d'elle, lui arracher les plus invraisemblables consentements — en lui parlant de cet enfant qu'elle sentait tressaillir dans son sein, qu'elle élèverait entre eux qui ainsi aurait un père! Et elle a consenti à tout, elle a fuit, elle a repoussé et jeté à la poste la lettre infâme préparée par son amant. Le docteur était convaincu. — Oh, murmura-t-il, oui, voilà bien les moyens de séduction qu'il a dû employer. — Mais quel malade reprit l'agent de la sûreté, quel niais, qui n'a pas pensé qu'infailliblement on remarquerait cette bizarre coïncidence entre la disparition de son cadavre et le suicide de Mlle Laurence. Les cadavres ne se perdent pas comme cela, que diable! Mais non, monsieur s'est dit: On me croira bel et bien assassiné tout comme ma femme, et la justice ayant son double, c'est-à-dire Guépin, n'en demandera pas davantage. Le père Plantat eut un geste désespéré de rage impuissante. — Ah! s'écria-t-il, ne savoir où le misérable se cache pour lui arracher Laurence!

L'agent de la sûreté prit le bras du vieux juge de paix et le serra énergiquement. — Rassurez-vous, monsieur, dit-il d'un ton froid, nous le retrouverons, ou je perdrai mon nom de Lecoq; et, pour être franc, je dois vous avouer que la tâche ne me paraît pas bien difficile. Trois ou quatre coups discrets frappés à la porte interrompirent M. Lecoq. L'heure s'avancait et, depuis bien longtemps déjà, la maison était éveillée et remuante. Dix fois au moins, Mme Petit, dévorée d'inquiétude, malade et pleurant presque de curiosité déçue, était venue coller son oreille à la serrure. Vainement, hélas! — Que peuvent-ils machiner là-dedans? disait-elle à Louis, son tranquille commensal. Voici douze heures qu'ils sont enfermés, sans boire ni manger; cela a-t-il du bon sens! Enfin, je vais toujours leur préparer à déjeuner. Ce n'était pourtant pas Mme Petit qui se risquait à frapper. C'était Louis, le jardinier, qui venait rendre compte à son maître de dégâts tout à fait extraordinaires commis dans le jardin. Le gazou avait été abîmé, piétiné, saccagé. Il apportait en même temps des objets singuliers, laissés par les malfaiteurs sur la pelouse et qu'il avait ramassés. Ces objets M. Lecoq les reconnut du premier coup d'œil. — Ciel! s'écria-t-il, je m'oubliais! Je suis là que je cause tranquillement à visage découvert, comme si nous n'étions pas en plein jour, comme si quelque indiscret ne pouvait pas entrer d'un moment à l'autre! Et s'adressant à Louis, fort surpris de retrouver là ce jeune homme brun qu'il n'y avait pas vu entrer la veille: — Donne, mon garçon, lui dit-il, donne-moi ces accessoires de toilette qui m'appartiennent. Puis, en un tour de main, pendant que le

maître de la maison était allé donner quelques ordres, il rajusta sa physionomie de la veille. Si bien que le père Plantat, en rentrant, n'en pouvait croire ses yeux; il voyait là, près de la cheminée, son Lecoq, à l'air béni, de l'instruction. C'étaient bien les mêmes cheveux plats, ces favoris d'un blond fauve, ce sourire idiot; il jouait avec sa même bonbonnière à portrait. Le déjeuner était servi et le vieux juge venait de prévenir ses hôtes. Silencieux comme le dîner de la veille, ce repas dura peu. Les convives sentaient le prix des minutes. M. Domini les attendait à Corbeil, et, sans doute, il commençait à s'impatienter de leur retard. Louis venait de poser sur la table une magnifique corbeille de fruits, lorsque M. Lecoq pensa au rebouteux. — Le misérable, dit-il, a peut-être besoin de quelque chose. Le père Plantat voulait envoyer son domestique chercher maître Robelet; l'agent de la sûreté s'y opposa. — C'est un gaillard dangereux, dit-il, j'y vais moi-même. Il sortit, et dix secondes ne s'étaient pas écoulées que sa voix se fit entendre: — Messieurs, cria-t-il, messieurs!!! Le docteur et le juge de paix accoururent. En travers de la porte du cabinet gisait le corps inanimé du rebouteux. Le misérable s'était suicidé. XXII Il avait fallu au rebouteux d'Orcival une présence d'esprit singulière et un rare courage, pour se donner la mort dans ce cabinet obscur, sans éveiller par aucun bruit suspect l'attention des hôtes de la bibliothèque. Un bout de ficelle, trouvé en tâtant dans l'ombre parmi les vieux livres et les liasses de

journaux, avait été l'instrument de son suicide. Il l'avait lié solidement autour de son cou, et se servant d'un morceau de crayon en guise de tournevis il s'était étranglé. Il n'offrait rien, d'ailleurs, de cet aspect hideux que la croyance populaire attribue aux individus qui périssent par la strangulation. Il avait la face pâle, les yeux à demi-ouverts, la bouche béante et l'air hébété de l'homme qui, sans grandes douleurs, perd peu à peu connaissance, sous l'influence d'une congestion cérébrale. — Peut-être est-il encore possible de le rappeler à la vie? dit le docteur Gendron. Et sortant bien vite sa trousse de sa poche, il s'agenouilla près du cadavre. Ce suicide paraissait contraire vivement et même affecter M. Lecoq. Au moment où tout allait comme sur des roulettes, voilà que son principal témoin, celui qu'il avait arrêté au péril de ses jours, lui échappait. Le père Plantat au contraire semblait presque satisfait, comme si cette mort eût servi certains projets dont il n'avait pas parlé encore et répondu à de secrètes espérances. Peu important, d'ailleurs, s'il ne s'agissait que de combattre les opinions de M. Domini et de lui fournir les éléments d'une conviction nouvelle. Ce cadavre avait une bien autre éloquence que la plus explicite des aveux. Le docteur venait de se relever; il reconnaissait l'inutilité de ses soins. Vainement il s'était livré à toutes les manœuvres qu'indiquent l'expérience en matière de strangulation. Il avait, sans succès, pratiqué l'ouverture de la jugulaire. — C'est bien fini, dit-il; la pression a porté particulièrement entre l'os hyoïde et le cartilage thyroïde; l'asphyxie a dû être alors étendue à terre, sur le tapis de la bibliothèque. — Il n'y a plus qu'à le faire reporter chez

lui, dit le père Plantat; nous l'y accompagnerons pour mettre les scellés sur tous les meubles, qui pourraient bien contenir des papiers importants. Et se retournant vers son domestique: — Cours, lui dit-il, jusqu'à la mairie, demande un brancard et deux hommes de bonne volonté. La présence du docteur Gendron n'était plus nécessaire; il promit au père Plantat qu'il le rejoindrait, et sortit pour aller s'informer de l'état de M. Courtois. Cependant, Louis n'avait pas tardé à repaître, suivi non pas d'un homme de bonne volonté, mais de dix. On plaça sur le brancard le corps de Robelet et le funèbre cortège se mit en route. C'est tout en bas de la côte, à droite du pont de fil de fer, que demeurait le rebouteux d'Orcival. Il occupait seul une petite maison composée de trois pièces, dont une lui servait de boutique, et était encombrée de paquets de plantes, d'herbes sèches, de graines et de cent autres articles de son commerce d'herboriste. Il couchait dans la pièce du fond, mieux meublée que ne le sont d'ordinaire les chambres à coucher de campagne. Les porteurs déposèrent sur le lit le triste fardeau. Ils auraient été fort embarrassés, sans doute, si parmi eux ne s'était trouvé le "tambour de ville," qui est en même temps foufoueur d'Orcival. Cet homme, expert en tout ce qui concerne les funérailles, donna toutes les indications pour la dernière toilette. Lui-même, d'une main habile et prompt, disposait les matelas selon le rite, pliant les draps et les bordant ainsi qu'on a coutume de le faire. Pendant ce temps, le père Plantat visitait tous les meubles dont on avait pris les clés dans les poches du suicide.